Ami du Clergé du 9 avril 1953

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epitres. — XXIII. 2e Dimanche après Pâques : Le Bon Pasteur, 113. — XXIV. 3e Dimanche : Autorité et liberté, 115.
Mois de Marie avec S. Bernard. — 1er jour : Ouverture : Centenaire de S. Bernard, centenaire marial, 116. — I. « Le modèle et le maître » ; 2e jour : « Le chien du Seigneur », 118.
Causeries de pédagogie catéchistique. — V. La pédagogie active scolaire : Panorama idéologique (suite), 120.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XXIII

2e Dimanche après Pâques

LE BON PASTEUR

Durant les quarante jours qui s'écoulent entre Pâques et l'Ascension, l'Eglise ne se lasse pas de chanter sur tous les modes le triomphe du Ressuscité. Aujourd'hui, c'est sous le touchant symbole du bon Pasteur, qui, en donnant sa vie pour ses brebis, a mérité pour lui et pour elles la gloire de Pâques. L'Epître comme l'Evangile développent ce thème traditionnel. « Vous étiez comme des brebis errantes, dit S. Pierre dans sa première lettre, mais aujourd'hui vous êtes revenus au pasteur et au gardien de vos âmes. » Dégageons les leçons de ce texte. 1° Les brebis ont besoin d'un bon Pasteur ; 2° Jésus est le bon Pasteur ; 3° Soyons des brebis dociles.

I. — *Les brebis ont besoin d'un bon pasteur*

Voyez les moutons de nos pâturages. Comment ces innocentes bêtes pourraient-elles prospérer, livrées à elles-mêmes ? La nature ne les a pas pourvues de cet instinct qui guide tant d'animaux dans leur pâture. Si en France, la rareté des bergers entraîne la rareté des ovins, c'est qu'il ne saurait y avoir de brebis sans pasteurs, ce qui nous manque, ce sont les bergers.

a) Il en est ainsi de l'homme. Impuissance où il est de subvenir à ses besoins temporels, entraînant vie en société et donc hiérarchie. Impuissance plus grande au spirituel. Notre vocation divine c.-à-d. **impossibilité** où nous sommes de nous réaliser parfaitement sans Dieu suppose que Dieu nous sera révélé et donné. Par qui ? Par **Lui**. Car, — comme l'établit l'Histoire des religions, — si la Raison peut le découvrir dans la création, ce n'est ni sans difficulté ni sans risque d'erreur. D'autre part cette lumière naturelle est radicalement impuissante à nous faire connaître la Trinité sainte qui est le terme de notre vie surnaturelle (Vat. De fide, Denz., 1785-1786).

Voilà pourquoi « il a plu à la sagesse et à la bonté divine » de se révéler directement, pour nous assurer une connaissance facile et sûre et du Dieu vivant et de notre vocation surnaturelle. D'où la nécessité pour nous d'être enseignés d'autorité. C'est la hiérarchie des pasteurs d'âmes qui a pour raison d'être et pour fonction de transmettre, de génération en génération, le témoignage des prophètes inspirés et celui, définitif, du Fils, en qui Dieu a parlé (Hebr., I, 1).

b) S'il en est ainsi, **danger des mauvais bergers.** « Sous des peaux de brebis, ils sont « des loups ravisseurs » (Luc, X, 3). Journalistes, écrivains qui s'improvisent bergers et qui, par une doctrine puisée dans leur propre fond, empoisonnent et tuent les âmes. Non seulement celle des adultes mais celle des enfants. Que lisent vos enfants ? « Primauté de l'imagination, prime à la vulgarité, puérilité, voilà l'extrême danger », écrit un professeur d'Université, sur les journaux d'enfants. Pour les jeunes gens et surtout jeunes filles, revues du cœur, pour les adultes, hebdomadaires plus ou moins pornographiques, quotidiens amoraux, en quête du scandale du jour (et que vous laissez lire à vos enfants). Que dire des romans, des pièces de théâtre, des films, de certaines fantaisies radiophoniques ? Danger déjà énoncé, mais sur lequel on ne saurait trop revenir. Enfin c'est toute la question, si délicate, de l'enseignement public, où certains maîtres (pas tous, grâce à Dieu) violent la neutralité par un enseignement qui, du moins en matière d'histoire et de philosophie, appellerait un contrôle des parents.

II. — *Le Christ est le bon Pasteur*

Il donne à ses ouailles :

a) **La lumière** de la vérité. Il est lui-même lumière et vie. Ce qu'il enseigne, c'est non seulement ce qu'il a vu au sein du Père, mais ce qu'il **est** du fait que, éternellement engendré, il partage avec le Père et l'Esprit la nature divine. Position privilégiée, qui l'impose à notre confiance sans restriction. Voilà pourquoi le Père, parlant au baptême nous dit : « Ecoutez-le ». Ecoutez-le, si vous voulez savoir ce que vous êtes, d'où vous venez, où vous allez et comment vous y rendre. C'est **la seule science vraiment indispensable** et qui, loin d'être éclipsée par tous les progrès merveilleux du savoir humain, lui assure et lui assurera toujours son couronnement.

« Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. » Car, par son Fils, le Père nous introduit dans son admirable lumière. « Son enseignement n'est pas, comme celui des maîtres humains, sujet à de perpétuelles mises au point, affecté d'un coefficient d'erreur, qui est la rançon d'une raison « toujours courte par quelque endroit ». — Développer les trois qualités de la parole du Christ : **Clarté définitive dès le principe,** mais qui peut croître indéfiniment (progrès de la foi de l'Eglise) ; **Certitude,** qui tient à l'absolue infaillibilité de Dieu, lequel voit toutes choses d'un regard qui enveloppe et pénètre toutes choses ; enfin, **Richesse.** Voyez comme Pie XII tire des enseignements du Christ la réponse aux problèmes contemporains en toute matière, « nova et vetera ».

b) **La vie.** Dieu seul peut la donner. Les parents ne font que transmettre la vie du corps. Et c'est Dieu qui, chaque fois qu'un enfant est conçu, anime ce corps en créant, pour le lui unir, un esprit immortel. Cette âme, à son tour, ne **vit** vraiment que si Dieu l'anime. **Comment** ? Par le Christ. « Je suis la résurrection et la vie. » Nous avons vu comment l'accueil fait à son témoignage, comment la foi à lui et en lui était la condition de notre participation à la vie même de Dieu. Or, si cette merveille inscrutable peut se réaliser, c'est que « le bon Pasteur a donné sa vie pour ses brebis ». C'est parce qu'il est mort

d'une mort humaine sur la croix que sa vie de Fils de Dieu a pu passer en nous. C'est parce que, par sa résurrection, il est « devenu esprit vivifiant » (I Cor., XV, 45) que, nous incorporant à lui, il nous confère un **être nouveau,** qui porte ce nom nouveau, et vraiment merveilleux, de fils de Dieu. C'est enfin parce qu'il a sacrifié son corps sur l'autel de la croix qu'il peut nous le donner en aliment d'immortalité dans l'Eucharistie.

c) Voilà le bon Pasteur. Voilà les pâturages de clarté éblouissante et de vie éternelle qu'il nous offre. Enfin, pour nous préserver de tous les dangers spirituels qui menacent et cette intelligence humaine, si facile à séduire et cette volonté si faible devant la tentation, il nous ménage **un bercail solidement construit,** inaccessible aux loups. C'est l'Eglise catholique, avec ses pasteurs, qui le représentent et le continuent : « Paissez mes brebis », avec ce Pasteur-chef, Pierre ou Pie XII (c'est tout un) qui « surveille » tous les autres et assure à l'ensemble du troupeau la même nourriture de vérité et de vie, garantie contre toute altération nocive. Par les évêques unis au Pape, par les prêtres que délèguent les évêques, il poursuit son grand dessein d'amour, qui est de compléter sa bergerie. Par eux, il court après la brebis perdue, en leur communiquant cette soif des âmes qui le dévorait. Par eux, il remplit de ses tendres appels la terre entière, afin « qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur ».

III. — *Soyons des brebis dociles*

« Mes brebis me connaissent », dit-il. Elles sont sensibles à ma voix. Dès qu'il paraît, dès qu'il parle, elles accourent, elles le suivent. Comme le psalmiste, elles disent :

Le Seigneur est mon berger, je ne manquerai de rien.
Il me fait reposer dans de gras paturages
Il me conduit auprès des eaux reposantes
Il restaure les forces de mon âme
Il me mène par le droit chemin. (Ps. XXII, Hébr.).

a) Cela veut dire d'abord que, voyant le bon Pasteur dans nos pasteurs, nous ne céderons pas à cette tendance stérilisante de tant de chrétiens, qui sont toujours prêts à critiquer leur curé et leur évêque. Travers peut-être plus sensible dans une certaine élite, précisément parce que ces excellents chrétiens, engagés à fond dans l'Action catholique, partagent le souci d'apostolat de leurs chefs hiérarchiques, croient mieux savoir qu'eux ce qu'il faut faire pour conquérir les âmes. Chacun son métier. Ce sont les curés qui, leur nom l'indique, ont officiellement, hiérarchiquement, le **soin** et la **responsabilité** des âmes.

Je ne parle pas de ceux qui manifestent par leurs critiques sans aménité une rare incompréhension de la hiérarchie. « M. le Curé, Mgr l'Evêque font de la politique. » — « M. le curé est toujours à tendre la main ... « L'Eglise n'est pas à la page »... Comme si la politique ne relevait pas — par le haut — de la règle des mœurs, donc de l'Eglise qui en est la dépositaire ; comme si sa hiérarchie, son culte, ses œuvres n'avaient pas leur inévitable budget ; comme si l'Eglise n'était pas **catholique,** c.-à-d. établie par le Christ audessus des remous de l'opinion et des mouvements philosophiques, sociaux, etc., qui seront autres demain. « Le fils de l'Eglise, écrit le P. de Lubac, sait que l'obéissance est le prix de la liberté... Discernant comme il se doit chacun des actes de la hiérarchie, ne les séparant pas les uns des autres, ne les opposant pas les uns aux autres, les comprenant comme elle les comprend, il n'adopte pas à son égard une attitude processive, comme s'il devait à tout prix défendre une autonomie menacée... »

Quelle sécurité, ayons l'audace de le dire, quelle liberté nous assure le bon Pasteur, qu'on écoute en écoutant l'Eglise, dans ces consignes si sages et si fermes, qui nous aident à discerner les mouvements dignes de notre adhésion, — parce qu'orientés dans le sens du Christ — de tant de nouveautés aventureuses qui frappent notre snobisme et notre prurit de modernité ! Il n'est pas nécessaire, pour promouvoir la paix, de se dire « pacifistes », ni d'être « chrétien progressiste » pour promouvoir le progrès. Quand la hiérarchie dénonce le « réarmement moral », croyez que c'est un service qu'elle vous rend. Elle a des antennes qui vous manquent. Et elle vous préserve du ridicule de tous les illuminismes. Dites-vous donc : « Le bon Pasteur me conduit par le droit chemin ». Et si le Saint-Office met un livre à l'Index, donnez-vous la peine de comprendre ce que cela signifie exactement. Et si vous avez de bonnes raisons pour lire ce livre, votre évêque est qualifié pour vous en accorder l'autorisation...

b) Brebis docile, enfin, vous imiterez le bon Pasteur qui vous donne un admirable exemple de **patience dans les pires épreuves.** « Lui qui n'a pas commis le péché, dit S. Pierre, maltraité, il n'a pas menacé, s'en remettant au juste Juge ». Regardez-y de près. Ce problème irritant, angoissant de la souffrance, le Christ en sa Passion vous en donne la solution. Si l'Agneau sans tache a bu sans mot dire les plus douloureuses, les plus ignominieuses tribulations, nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre, sous le coup de l'épreuve. Car enfin, nous avons péché. Cela suffit à couper court à toutes les protestations. Au lieu de nous en prendre au bon Dieu « qui n'est pas juste » (refrain trop connu), comme Jésus acceptons ce châtiment, mieux : abandonnons-nous entièrement au juste Juge et remercions-le avec S. Paul, de nous « configurer à la Passion du Maître ». Traitement de faveur, puisque rien ne nous rend si ressemblant à notre divin modèle.

Ajoutons : rien ne rend notre vie si féconde. Car enfin, c'est à la Passion du Christ que nous devons les joies de sa résurrection, gage de la nôtre. « C'est par ses meurtrissures, dit Isaïe, cité par l'Apôtre, que nous avons été guéris ». C'est par nos meurtrissures que nous donnerons à la Passion son complément, comme dit encore S. Paul. Haussés jusqu'à la dignité de rédempteurs-adjoints, remercions le bon Pasteur qui daigne nous réserver dans son Corps mystique cette fonction d'intercesseurs, qui est la plus honorable pour nous et la plus profitable à toute l'Eglise. Croyons-en les martyrs, qui ont ensemencé la terre de leur sang ; croyons-en tant de saints, qui n'ont été si grands que pour avoir, sous les formes les plus diverses, accepté et voulu une vie qui, comme celle de leur Maître, ne fut que « croix et martyre ».

* *

Voilà des pensées bien graves. Elles ne sauraient endeuiller notre joie pascale. Bien au contraire, c'est cette joie toute divine, partagée avec la Reine des martyrs, — **Regina cæli lætare** — qui nous donnera cœur à bien souffrir. Inversement c'est cette souffrance qui nous préservera d'une joie trop facile et trop superficielle. Le temps n'est pas venu pour nous de déposer les armes. Vivre, ici-bas, c'est combattre. Mais seuls remportent la victoire les soldats qui, au plus fort de la mêlée, voient déjà poindre l'aurore radieuse de la victoire éternelle.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XXIV

3e Dimanche après Pâques

AUTORITÉ ET LIBERTÉ

L'épitre de ce dimanche semble venir à l'appui de la collecte où le prêtre prie ainsi pour la communauté : « O Dieu, qui remettez les égarés sur le chemin de la justice en leur donnant la lumière de votre vérité, accordez à tous ceux qui appartiennent à la foi chrétienne d'éviter tout ce qui est contraire à cette profession et de faire ce qu'elle exige. »

Ce qu'exige de fait cette profession de chrétien, c'est, nous dit S. Pierre : 1o une conduite exemplaire, — 2o la soumission aux autorités, — 3o un bon usage de la liberté.

I. — *Une conduite exemplaire*

a) Le chrétien était, au temps de l'Apôtre, il est encore aujourd'hui **comme un étranger** dans un monde qui ignore Dieu et son Christ.

b) Le chrétien est suspect à tous ceux qui sont aveuglés sur le **Royaume** et sur « l'admirable lumière » où le baptisé est introduit, comme dans un milieu vital extraordinaire. De cette incompréhension découle fatalement un jugement faux et souvent injuste sur l'attitude du chrétien, dont les moindres démarches sont travesties. Au IIe siècle, on accuse les disciples de Jésus des pires turpitudes : inceste (caricature de la charité fraternelle), incivisme (le chrétien distingue Dieu et César), cannibalisme (l'Eucharistie). Aujourd'hui, derrière le rideau de fer, « trafic de devises », « collusion avec les souverains étrangers (le Pape) et avec les régimes capitalistes ». Le crime capital, c'est de réserver la liberté essentielle de l'âme humaine. En France même, le « chrétien social » est un rouge pour les uns, un réactionnaire pour les autres.

c) Raison de plus pour avoir une conduite exemplaire, « en résistant aux convoitises qui font la guerre à l'âme » afin de ne pas donner prise à des accusations justifiées.

Raison de plus, d'autre part, pour opposer aux calomnies la seule réponse pertinente : la vertu sans failles et la bienfaisance de la doctrine évangélique, établie par la politique de la présence, tant recommandée par les Papes, sur tous les terrains : économique, social, civique. « A l'heure de la visite » [de la grâce], les ennemis du nom chrétien devront « y regarder de près » et reconnaître l'action de Dieu dans ses fils.

d) Ainsi, ceux qu'on traite de « malfaiteurs », seront lavés des reproches iniques dont on les charge et Dieu, glorifié par eux.

II. — *Soumission aux autorités*

a) Difficultés : 1o ceux qui sont en charge ne sont pas toujours dignes de respect et de confiance. 2o Ils ne sont pas toujours justes (cf. le temps des fiches et des inventaires). Aujourd'hui l'atmosphère est assainie, mais il reste une prévention douloureuse qui traite le catholique en français de seconde zone. On veut leur refuser sous le couvert de la laïcité de l'Etat, les subsides auxquels ils ont droit pour élever leurs enfants (écoles libres, colonies de vacances paroissiales).

b) Mais ces injustices qui nous heurtent ne nous dispensent pas de remplir tous nos devoirs civiques. « Aimez ceux qui vous haïssent », dit Jésus. A plus forte raison devons-nous aux lois justes une soumission qui a pour motif déterminant « l'amour du Seigneur », comme dit S. Pierre. Quel mérite d'obéir à un chef aimé ? (« et ethnici faciunt »). Le vrai chrétien a, comme dit Pascal, **une idée de derrière la tête.** Il ne se laisse pas éblouir par l'appareil extérieur du pouvoir comme « le peuple », il ne méprise pas le peuple comme les « demi-savants ». Il sait pourquoi il obéit et à qui : « tout pouvoir vient de Dieu » (Rom., XIII, 1). C'est donc à Dieu qu'il **obéit,** comme l'a lumineusement démontré Léon XIII dans « Immortale Dei » (1er nov. 1885). Résumons cette doctrine.

c) C'est Dieu qui a fait l'homme sociable, observe le Pape, en lui donnant ces multiples besoins, rançon de son éminente dignité, et que seule la vie en société lui permet de satisfaire. Par là il rendait nécessaire, il fondait l'**autorité,** sans laquelle une société n'est qu'une assemblée d'individus.

Donc 1o si c'est Dieu qui crée la société, si c'est lui qui la confie à l'autorité, c'est donc lui qui commande par les chefs que le peuple peut **choisir,** mais non **investir** : le pouvoir ne vient pas d'en bas.

— 2o **C'est donc à Dieu que le chrétien obéit** en la personne de ses chefs politiques et sous les espèces des lois justes qu'ils promulguent. Ce n'est pas la crainte du châtiment qui le meut mais l'amour du Père céleste.

— 3o Car **les hommes** d'Etat, qu'ils le veuillent ou non, sont les images de la puissance ordonnatrice de Dieu, disons de sa Providence et, plus simplement encore, de sa Paternité.

— 4o La révérence du citoyen chrétien va donc, comme son obéissance, non à l'homme, comme tel, mais au dépositaire de l'autorité divine, à son lieutenant sur la terre (cf. Jeanne d'Arc remettant à Charles VII le Royaume « en commende »...

— 5o Il s'ensuit — et ceci est un sûr garant du loyalisme du chrétien — que c'est faute grave contre la justice que de mépriser systématiquement les détenteurs du Pouvoir, que de désobéir aux lois justes, que de refuser l'impôt ou de pratiquer la fraude fiscale.

d) Extension de ces principes aux **Maîtres** qui ont la responsabilité de l'activité économique : supérieurs hiérarchiques des fonctionnaires, patrons des ouvriers et employés, des « gens de maison ». S. Pierre enjoint à ses fidèles de leur obéir, « même s'ils sont d'humeur difficile », même — (et il va jusque-là) — s'ils se montrent injustes. Quel mérite, observe-t-il, peut-on avoir d'obéir à un bon maître ? Le chrétien imite le Christ dans sa Passion et, comme lui, endure (il s'agit de l'esclave antique) des coups pour une faute qu'il n'a pas commise. La suppression de l'esclavage se fera sans violence dommageable à l'ordre social par la pénétration douce, progressive, irrésistible de la charité évangélique. Mais il y aura toujours des patrons et des employés...

III. — *Bon usage de la liberté*

L'Eglise, seule, réussit à concilier heureusement l'autorité, dont elle établit si solidement les fondements, et la liberté, telle qu'elle découle du principe si évangélique de la dignité humaine. Ici, c'est encore à Léon XIII que nous demanderons le commentaire de ce passage de Pierre : « comportez-vous en hommes libres » (Encyclique « Libertas », 20 juin 1888).

a) La fausse liberté. C'est celle que S. Pierre dénonce par ces mots : « un voile jeté sur la malice ». Trop d'hommes revendiquent le droit et la possibilité d'agir à leur guise sans se heurter à l'obstacle d'aucune contrainte légale, morale ou sociale. N'a-t-on pas vu paraître naguère un roman sous ce titre insolent « Ton corps est à toi » ? Que d'hommes s'écartent de l'Eglise parce qu'ils n'admettent pas qu'elle impose à leurs passions ou à leurs vices la contrainte d'une discipline ! N'y a-t-il pas toute une école d'économistes qui réclament pour le maniement des affaires une absolue indépendance tant à l'égard de l'Etat qu'à celui de l'Eglise ? Le résultat, comme l'observe Léon XIII, c'est l'oppression. Il stigmatisera cette oppression économique.

b) La vraie liberté ne saurait donc consister à faire ce qui nous plait (« Libertas vere nominis non est in eo posita ut agas quod lubet »). Elle est la facilité de choisir le moyen d'atteindre sa fin, c.-à-d. d'aller à Dieu par les voies qu'en son infaillible sagesse il trace à ses enfants.

c) Ce sont ses commandements, expression de sa volonté toute bonne, qu'ils soient gravés dans la conscience de tout homme, promulgués par Moïse sur le Sinaï, ou confirmés et complétés par Jésus.

d) La loi morale, telle que Dieu la promulgue et la sanctionne, loin d'être une entrave à la liberté, en est la tutrice et la sauvegarde. Elle nous inspire l'heureux choix de ce qui convient à la dignité de notre nature. Elle nous aide à **vouloir ce qui nous est vraiment bon,** c.-à-d. ce qui concourt à notre perfection et à notre bonheur de créatures raisonnables élevées à la dignité toute gratuite de **fils de Dieu.**

Ce qui nous asservit, au contraire, c'est la convoitise c'est le péché. « Quiconque pèche, dit S. Jean, est esclave du péché. » La vraie liberté, en définitive, c'est l'amour où s'épanouissent les meilleures tendances de notre nature, dans un élan filial, répondant à la tendresse d'un Dieu qui nous invite à reproduire sa perfection et à partager sa gloire.

d) Ajoutons enfin que **la grâce,** méritée par la Passion du Christ et dispensée par le canal des sacrements, concourt le plus efficacement à notre libération. Elle nous est donnée pour guérir une nature blessée par le péché originel, surtout dans ses puissances de vouloir. Elle raffermit cette volonté si chancelante et si facilement séduite par les sens. Avec une ineffable suavité, respectueuse de notre spontanéité, elle nous incline à vouloir ce que Dieu veut, qui est infailliblement le meilleur choix à nous offert, quoi qu'il nous en semble, quoi qu'il nous en coûte.

Voilà la **vraie liberté.** Quiconque vous la présente sous d'autres couleurs se trompe et vous trompe. Croyez-en l'expérience d'Adam et d'Eve. Pour avoir écouté le Menteur, pour avoir revendiqué une fallacieuse indépendance, ils ont tourné le dos au bonheur. Et, ce qui est pis, ils nous ont tous entraînés dans leur servitude.

Grâces soient donc rendues au Christ qui est venu nous délivrer. (Cf. Rom., VI et VII où S. Paul chante notre double libération de la tyrannie du péché et de celle de la loi juive, par qui le péché a surabondé).

« **Servir Dieu c'est régner** ». Au service de l'amour, on règne sur soi-même. Qu'il s'agisse de résister aux tentations, douloureusement, qu'il s'agisse d'obéir aux lois civiles, dont les légitimes exigences ne font que traduire la volonté du Père commun ; qu'il s' « agisse d'obéir à un patron qui ordonne notre travail à la prospérité nationale, voulue par Dieu, qu'il s'agisse enfin et surtout des lois de l'Eglise, qui sont celles mêmes du Sauveur : « qui vous écoute m'écoute », nul n'est plus libre que le chrétien, nul n'est plus fier puisque, en défintive, c'est devant la majesté suprême et devant elle seule qu'il incline sa propre dignité. Enfin, nul n'est plus heureux que lui. Car le bonheur n'est pas de ne rien faire, ni de faire que ce qu'on veut, mais de vivre dans le plus haut amour, celui qui nous met, avec joie, au service du Père céleste et au service de nos frères, dans la famille, dans la profession, dans la vie civique, et jusque dans les combats où la Patrie engage aujourd'hui l'élite de ses enfants, pour sauvegarder la liberté...

MOIS DE MARIE

AVEC SAINT BERNARD

1er Jour : **Ouverture**

CENTENAIRE DE SAINT BERNARD,
CENTENAIRE MARIAL

Cette année 1953, la Bourgogne, la France, l'Eglise commémorent le huit centième anniversaire de S. Bernard. Il mourut, en effet, le 20 août 1153, dans ce monastère de Clairvaux qu'il avait fondé et illustré. Et pour l'Eglise c'est le jour de la mort qui est le jour de la vraie naissance : **dies natalis.** Déjà, depuis le début de février, les châsses de ses reliques sont parties en pèlerinage à travers les paroisses et les communautés du diocèse de Dijon. Ces ostensions donnent lieu à des prédications, à des prières qui rappellent le souvenir de ses exemples et nous vaudront son intercession auprès de Dieu.

Une des façons de bien marquer ce VIIIe centenaire de S. Bernard sera de nous mettre, cette année, à son école pendant ce mois de Marie afin d'apprendre de lui à mieux honorer, invoquer et imiter la T. S. Vierge. Nombreux sont les aspects sous lesquels nous pouvons envisager la vie et l'exemple de S. Bernard : le moine à la vie austère et mortifiée, le pacificateur toujours par monts et par vaux afin de réconcilier les rois entre eux ou avec l'Eglise, le vibrant prédicateur de la 2e croisade dont la voix retentit sur les pentes de la colline de Vézelay et sur les bords du Rhin, etc... Pourtant, il est un trait qui marque si profondément sa physionomie spirituelle, je veux dire sa dévotion à la Sainte Vierge, qu'il est resté pour la postérité le type le plus parfait de cette dévotion.

En cet exercice d'ouverture du Mois de Marie, pour vous assurer qu'en nous mettant à l'école de S. Bernard, nous aurons un maître et un modèle de choix, je voudrais vous rappeler quelques-uns des plus beaux éloges qui lui furent décernés, dans la suite des siècles, pour sa dévotion à Marie. Je les demanderai aux différentes expressions de la pensée : l'**histoire, la poésie, l'éloquence,** les **arts,** afin de mieux montrer l'unanimité de cet hommage. S. Bernard est vraiment proclamé « prince de la dévotion à Notre-Dame ».

I. — *Témoignage des spirituels*

Commençons par les spirituels. C'est leur domaine. Ne sont-ils pas plus à même de juger que les autres ?

Un P. Abbé de la Trappe, qui compte parmi les bons connaisseurs de l'œuvre de S. Bernard, écrivait ;

« Le secret de la popularité, de la séduction de S. Bernard réside dans son amour pour Jésus et sa tendresse pour Marie, tendresse profonde, amour brûlant qui nous réchauffe à huit siècles de distance... A Jésus par Marie ! : telle fut la somme de sa vie spirituelle... Bernard aime Marie comme il aime Dieu, sans mesure. Il s'en est constitué le champion, le dévot chapelain ; il en devient le panégyriste éperdu, le docteur, le tendre ami. Nous aimons à lire et à travailler devant une image de Marie ; Bernard en possède l'image vivante et palpitante. Cette image l'exalte en d'irrésistibles transports et lui inspire des accents que la piété des siècles ne se lasseront pas d'écouter » (D. Dom Nogues, *Mariologie de S. Bernard*, XIV-XVI).

Ainsi parle de la piété mariale de son Père, un moine d'aujourd'hui et tant d'autres. Malgré l'accent de cette conviction, leur témoignage n'égale pas en enthousiasme la déposition de ceux qui ont connu le Saint ou recueilli les premiers souvenirs sur lui. Chez eux, l'admiration tourne à l'hyperbole, mais exagération qui a sa valeur et sa signification.

Ainsi Pierre de Celles va jusqu'à identifier la cause de la Ste Vierge à celle de S. Bernard :

« Il fut l'élève le plus intime de Notre-Dame — *alumnus familiarissimus.* — C'est à elle qu'il dédia non pas une basilique, mais toutes les basiliques de l'Ordre de Citeaux ; c'est à sa gloire qu'il compose ses traités les plus soignés, les plus éloquents. Si vous voulez toucher Notre-Dame à la prunelle de l'œil, écrivez contre Bernard » (cité par Nogues, p. 192).

Le moine Philothée le place plus haut que saint Jean :

« Apprends, fait-il dire à la Sainte Vierge, que la gloire de Bernard est la mienne. Tout ce qui coule par ce canal vient de moi, et Jean lui-même ne me fut jamais plus cher que lui, Jean qui me fut donné pour être le gardien et le compagnon de ma vie. Sans doute il a passé de nombreuses années avec moi, il a joui longtemps de la vue et des entretiens de la Vierge-Mère ; mais Bernard, quand déjà je tenais le sceptre dans les cieux, a mérité souvent de contempler mon visage. Le premier n'était que gardien de mon corps virginal, le second a pris soin constamment de mon honneur... » (cité par Nogues, p. 192-193).

La Renaissance ne pense pas autrement que le Moyen Age.

II. — *Témoignage de la poésie*

Dans sa **Divine Comédie,** un des plus beaux chefs-d'œuvre de la pensée humaine. Dante nous mène successivement en enfer, au purgatoire, au Paradis. Pour l'Enfer et le Purgatoire et ses premiers pas dans le Paradis, il prend pour guide Béatrice qu'il aima et le poète Virgile, ou mieux, sous le symbole de ces deux personnages, la foi et la raison. Mais arrivé au plus haut du ciel où il va rencontrer la T. S. Vierge, Béatrice le laisse à la conduite de S. Bernard comme le plus capable de lui révéler la « Reine du ciel » (Paradis, XXXI-XXXIII) :

« Je m'attendais, dit-il, à voir Béatrice et je vis un vieillard... Dans ses yeux et sur son visage, était répandue une joie ineffable, et il avait l'attitude pleine de douceur qui convient à un tendre père... Afin, me dit-il, que tu accomplisses parfaitement ton voyage, pour lequel une prière et un amour saint m'ont mandé vers toi, avec tes regards vole par ce jardin, car sa vue t'inspirera plus de force pour monter vers le rayon divin. Et la Reine du ciel pour qui je brûle tout entier d'amour, nous accordera toute grâce, car je suis son fidèle Bernard. ...Et dans ce milieu, je vis, les ailes ouvertes, plus de mille anges qui lui faisaient fête, chacun d'eux différent de splendeur et de pose. Là je vis sourire à leurs jeux et à leurs chants une beauté qui était la joie des yeux de tous les autres saints, et quand j'aurais pour m'exprimer autant de ressources que pour imaginer, je n'oserais redire le moindre de ses délices... Bernard, voyant mes yeux fixés avec attention sur l'objet de son ardeur, y tourna les siens avec une affection si grande qu'il rendit les miens plus ardents à les contempler » *(Paradis,* XXXI).

Et c'est sous la conduite de ce guide, en s'inspirant de son enseignement que Dante écrit sa sublime prière à la Vierge, dont l'invocation est bien connue :

O Vierge, Mère et Fille de ton Fils,
Humble et plus haute qu'aucune créature,
Terme fixé d'un éternel Conseil...

...et dans laquelle nous trouvons spécialement ce thème fondamental de l'enseignement de S. Bernard, de la nécessité de recourir à son intercession :

Dame, tu es si grande et si puissante
Que qui veut grâce et à Toi ne recourt
Il veut que son désir vole sans aile.

III. — *Le témoignage de l'éloquence*

Après le témoignage d'un des plus grand poètes, celui d'un des premiers orateurs, l'illustre Bosssuet.

Un de ses plus beaux panégyriques est celui de S. Bernard qu'il prononça le 20 août 1653, dans cette ville de Metz, où l'Abbé de Clairvaux était venu sur la fin de sa vie pour réconcilier les habitants avec leur duc. Bossuet ne choisit pas de célébrer en S. Bernard, le serviteur de la Sainte Vierge, mais le moine dont la vie intérieure et la vie apostolique sont basées sur le mystère de la Croix. Pourtant, au début de son discours, il a donné un des plus beaux éloges de la dévotion de S. Bernard envers Marie !

Après avoir rappelé les raisons qui ont introduit de son temps l'habitude de saluer la T. S Vierge d'un **Ave Maria** au début des sermons : la réaction contre les erreurs protestantes et la confiance en la médiation de Notre-Dame, l'orateur poursuit en s'adressant à Marie :

« Mais dans quelle prédication doit-on plus espérer de votre secours que dans celle que ce peuple attend aujourd'hui, où nous avons à louer la grâce et la miséricorde divine dans la sainteté du dévot Bernard, de Bernard le plus fidèle et le plus chaste de vos enfants ; *celui de tous les hommes qui a le plus honoré votre maternité glorieuse, qui a le mieux imité votre pureté angélique,* qui a cru devoir à vos soins et *à votre charité maternelle l'influence continuelle de grâces* qu'il recevait de votre cher Fils ? Aidez-nous donc par vos saintes prières, ô très bénie Marie, aidez-nous à louer *l'ouvrage de vos prières...* »

S. Bernard, le plus fidèle et le plus chaste des enfants de Marie, le héraut de la médiation, l'ouvrage de ses prières : Bossuet pouvait-il en si peu de mots mieux caractériser la sainteté et l'enseignement marial de S. Bernard ? Il lui a rendu un autre hommage : celui de s'inspirer de sa doctrine et de la développer largement dans ses sermons sur la Ste Vierge. N'est-ce pas l'écho et le prolongement de la pensée de S. Bernard que cette page souvent citée de Bossuet :

« Il est et sera toujours véritable, qu'ayant reçu par elle une première fois le principe universel de la grâce, nous en recevrons encore par son entremise les

diverses applications... La charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations qui n'en sont que la dépendance » *(Sermon sur la dévotion à la T. S. Vierge*, 8 déc. 1669, 1re p.).

IV.— *Témoignage des arts*

Apportons, avant de finir, le témoignage des arts, et tout près de nous. On nous dit que nos ancêtres du Moyen Age ont appris la Bible et l'Evangile dans les vitraux de leurs cathédrales. Depuis l'invention de l'imprimerie nous avons une autre source et peut-être nos églises modernes sont-elles trop chargées de peintures ou de mosaïques pour que notre œil ébloui en retienne autre chose qu'une impression d'ensemble. Bien peu de pèlerins de la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, par exemple, connaissent les richesses de sa décoration. Ils en emportent une vision de maison d'or et de lumière, surtout s'ils y sont allés quand le feu de projecteurs éclaire les vives couleurs de ses mosaïques. Mais ils ignorent presque toujours la beauté et l'enseignement de tel détail.

Après une fervente prière à l'autel de la Ste Vierge dans l'abside, levons les yeux vers la coupole qui la couronne. Comme pour la soutenir, ainsi que les quatre grands Docteurs soutiennent la Chaire de Saint Pierre dans la basilique Vaticane, l'artiste a placé dans sa décoration quatre riches mosaïques qui représentent quatre personnages, choisis intentionnellement parmi les plus grands serviteurs de la Ste Vierge et de son Cœur immaculé : S. Bernard, S. Dominique, S. Jean Eudes, S. Louis-Marie de Montfort.

Ainsi, guidé par la tradition, l'artiste a voulu placer là S. Bernard comme chef de file. Et c'est bien qu'il marche en tête. Nous le verrons. Notre dévotion à la Ste Vierge lui doit cette note de confiance et de tendresse qu'elle n'avait pas aussi prononcée avant lui.

Que S. Dominique soit là pour avoir été le promoteur de la pratique la plus populaire de la dévotion à Marie : le rosaire ; que S. Jean Eudes y ait trouvé sa place, lui, l'initiateur du culte liturgique du Sacré-Cœur par le culte liturgique du Cœur Immaculé de Marie ; que S. Louis-Marie de Montfort, avant même sa canonisation, ait été retenu pour cette galerie mariale lui qui a donné la formule de ce qu'il appelle la « parfaite dévotion à Marie », ce sont d'heureux choix. Mais il eût été moins réussi si S. Bernard ne s'y trouvait ; il n'a pas mis dans nos mains le chapelet, ni sur nos lèvres une prière de consécration totale à Marie, mais il a donné à notre piété envers Marie l'élan qui l'anime et la douceur qui la pénètre.

* *

En notre temps de tourisme, si vous passez quelque jour par St-Laurent-sur-Sèvre (Vendée), vous vous agenouillerez à l'église paroissiale devant le tombeau d'un grand serviteur de Marie, mort dans cette paroisse, à la fin d'une mission qu'il y donnait, S. Louis-Marie de Montfort. Et vous pourrez lire sur la grande plaque de marbre noir de ce tombeau entre autres ces lignes de son épitaphe : « Si tu demandes ce que fut sa piété envers Marie, personne n'a jamais mieux ressemblé à S. Bernard. » Nouveau témoignage de l'éminence de S. Bernard dans le culte de Notre-Dame, invitation à la pratiquer à sa suite. Heureux serons-nous devant Dieu, à cette heure de notre mort si l'on peut dire de nous que notre piété envers Marie « a ressemblé à celle de S. Bernard. »

C'est pour cela que nous nous mettons à son école, en ce mois de mai.

I. — *LE MODELE ET LE MAITRE*

2e jour

LE SAINT, « LE CHIEN DU SEIGNEUR »

Chaque année, à la Trappe, la veille de la St-Bernard on lit dans le Ménologe cistercien ou Calendrier des moines de Citeaux :

« Au vingtième du mois d'août, la fête de notre glorieux Père S. Bernard, premier Abbé de Clairvaux. Dans le cloître, il s'exerce merveilleusement aux jeûnes, aux veilles, à l'oraison, menant une vie toute céleste. Sans négliger le soin de sa perfection, il travaille avec zèle et succès à la sanctification des siens ; puis il est contraint de se manifester au monde. Il conseille les Papes, pacifie les rois, convertit les peuples ; il extermine l'hérésie, terrasse les schismes, prêche la croisade, il refuse des évêchés, opère des miracles sans nombre, écrit d'admirables ouvrages et un millier de lettres. Et quand il meurt, à l'âge de 63 ans, cent cinquante monastères lui doivent l'existence et sept cents religieux le pleurent à Clairvaux. Le pape Alexandre III l'a inscrit au catalogue des Saints et Pie VIII, en 1830, lui a conféré le titre de Docteur de l'Eglise universelle. »

Cet abrégé de la vie de S. Bernard la résume fidèlement sous son triple aspect : **Vie intérieure, vie monacale, vie apostolique.** Nous aurons souvent l'occasion d'en citer des traits pour illustrer son enseignement. Mais il nous faut d'abord prendre une vue panoramique de la vie de S. Bernard.

I. — *Sa vie intérieure*

S. Bernard naquit en 1090, à Fontaines-les-Dijon. Il eut pour père un chevalier, Tescelin, et pour mère une sainte chrétienne, Aleth, tous deux de la haute noblesse bourguignonne. Bernard fut le troisième de leurs sept enfants.

Quand vint l'âge de décider de sa vie, tout souriait à ce jeune homme, svelte et gracieux, aux cheveux blonds, au teint blanc, et promis par ses succès scolaires à une brillante carrière littéraire. Il attire les regards. Son cœur, qu'il avait très sensible, ne laisse pas que d'en être agité. Mais brusquement et héroïquement, à 21 ans, il se détourne de ce monde qui le sollicite. L'année suivante, il entre au monastère de Citeaux, que S. Robert vient de fonder, entraînant avec lui trente postulants, dont ses frères, à l'exception du plus jeune Nivard, mais qui le rejoindra dès ses seize ans et un jour aussi son père lui-même, le Bx Tescelin. Il vient d'embrasser la vie monacale la plus austère qui soit, cette réforme introduite par S. Robert qui rétablit à la lettre et dans toute sa rigueur la règle de S. Benoît.

Dur à lui-même et aux autres, le jeune Bernard se livre à cette vie de prière, de veille, de jeûnes avec toute la fougue de sa jeunesse et toute l'ardeur de son amour pour Jésus crucifié. Cette union à la mortification du Christ est si caractéristique chez lui que Bossuet en a fait le thème du panégyrique qu'il prononça à Metz. Aussi bien, l'occasion va s'offrir au jeune moine de pousser encore plus loin les rigueurs de Citeaux. En effet, son austérité et sa ferveur ont attiré sur lui l'attention de son Abbé Etienne Harding. Malgré son jeune âge, 25 ans, celui-ci n'hésite pas à l'envoyer fonder ce qui sera le monastère de Clairvaux.

S. Bernard en restera l'Abbé jusqu'à sa mort (20 août 1153).

Là, il eut le champ de pratiquer à loisir sa vie austère de cistercien. Il est rare qu'un début de monastère ou de couvent ne soit pas un Bethléem, un lieu non plus seulement de pauvreté comme une communauté bien assise, mais encore de véritable dénuement, de détresse, de manque de tout.

Il faut lire dans la vie de S. Bernard l'histoire de ces débuts, vraie légende dorée de la pauvreté, mais aussi de la foi et de la charité. Tant et si bien que Bernard qui était fragile tomba malade. Pour comble il fut confié aux soins d'un médecin de village, une sorte de charlatan, ignare comme un âne, « **cuidam bestiæ** » dit le Saint lui-même, qui lui mit mal à l'estomac pour toute sa vie. Guillaume de Saint-Thierry, qui le visita vers cette époque, nous a lai sé une lettre assez instructive sur la mortification de S. Bernard :

« Je le trouvai dans sa cellule, sorte de cabane semblable aux loges qu'on assigne ordinairement aux lépreux dans les carrefours... Comme nous nous informions de l'état de sa santé : je vais très bien, nous dit-il avec un fin sourire : moi qui jusqu'à présent commandais à des hommes, je suis par un juste jugement de Dieu, condamné à obéir à une brute. Nous mangeâmes avec lui... Par ordre de son médecin on lui présentait des aliments auxquels une personne bien portante et affamée, eût à peine voulu toucher... Bernard, victime passive et résignée, prenait tout ce qu'on lui servait... La longue habitude de mépriser le plaisir du goût avait éteint en lui la pointe de la saveur. Son palais ne distinguait plus les aliments. Il avait notamment, pendant plusieurs jours, mangé de la graisse pour du beurre. Une autre fois il but de l'huile au lieu d'eau sans s'en apercevoir » (cité par Vacandard, I, 77-78).

II. — *Sa vie monacale*

Ces exemples suffisent pour nous donner une idée de ses mortifications.

Mais n'y avait-il pas péril que cet Abbé, austère jusqu'à l'imprudence, n'imposât à ses moines un régime de mortification au-dessus de leurs forces ? Le danger était réel et Bernard y succomba. Il préjugea de la vertu de ses frères qu'il mesurait à son aune. Bientôt, les coulpes, les confidences, les directions qu'il devait recevoir ou donner en sa qualité d'Abbé l'instruisirent. Il s'étonna bien d'abord « de rencontrer des hommes là où il croyait avoir affaire à des anges ». L'expérience le ramena à une plus juste appréciation de notre pauvre nature et il recommandera aux directeurs d'âmes, et pratiquera lui-même « la mesure » comme vertu par excellence de leur charge : « **Mater virtutum discretio,** la mesure est la mère des vertus », écrira-t-il dans son Commentaire sur le Cantique des Cantiques (Serm. XXIII, 408).

Ainsi le voyons-nous après son absence d'un an du monastère, à laquelle l'avait obligé son triste état de santé, réprouver les mortifications excessives — comme de rendre insipide leur nourriture — qui s'étaient introduites, un peu par sa faute, à cause des exigences du début. Ses moines étaient si bien entraînés à la pénitence qu'ils jugèrent maintenant leur Père vraiment trop large pour un cistercien. Il ne fallut rien moins que la décision de l'évêque de Châlons, choisi comme arbitre, pour les amener à une plus juste appréciation des choses : « Votre marmite ne contient rien d'amer ? Si votre nourriture a quelque saveur, c'est à la grâce de Dieu que vous le devez. Prenez donc avec sécurité et en toute reconnaissance ce que l'on vous sert. Refuser de le faire par esprit de désobéissance ou d'incrédulité, c'est résister à l'Esprit-Saint » (Vacandard, I, 82).

Tant de ferveur des religieux, tant de mesure de l'Abbé rendirent bientôt célèbre le nouveau monastère de Clairvaux. Les novices affluèrent. Durant sa vie S. Bernard pourrait voir sa famille essaimer non seulement en France mais par toute l'Europe. Quand il mourra, après moins de 40 ans à la tête de Clairvaux, il pourra compter ainsi 68 filiales nées de son monastère.

Le secret de cette sainteté et de cette fécondité, ce furent son exemple et sa parole, mais en dernier ressort son amour pour ses frères qui inspira exemple et parole. Comme il brûle cet amour du Père pour sa famille dans ces lettres qu'il leur adresse de ses lointaines pérégrinations pour la cause de l'Eglise, où nous allons bientôt le suivre !

« Jugez de la peine que je ressens par celle que vous éprouvez. Si mon absence vous pèse, croyez qu'elle me pèse encore plus... Ma peine est multipliée en raison de votre nombre... Mon âme se désole jusqu'au retour et n'entend se consoler qu'auprès de vous. N'êtes-vous pas mon réconfort en ces jours mauvais, en ce lieu de mon exil ? Où que j'aille, votre doux souvenir ne me quitte pas... Mais votre absence m'est grande amertume. Vivre loin de vous me devient insupportable » (*Lettres* 143, 144).

III. — *Sa vie apostolique*

Nous venons d'entendre S. Bernard gémir sur ses trop fréquentes et trop longues absences de son monastère. On n'imagine pas vie plus sédentaire et plus silencieuse que celle d'un trappiste. Et les circonstances providentielles ont fait de l'existence de S. Bernard la plus itinérante et la plus mouvementée qu'on connaisse.

Sa sainteté, son éloquence, ses miracles ont porté au loin sa renommée. Cet homme, qui n'avait cherché que solitude et silence, va se trouver mêlé à toutes les agitations de son siècle. Par obéissance, mais à son corps défendant, il lui faut périodiquement déserter sa cellule sur l'ordre des papes eux-mêmes, d'Innocent II et d'Eugène III.

En 1130, il accompagne en France et reçoit à Clairvaux le pape Innocent II, auquel il rallie les rois de France et d'Angleterre, Louis le Gros et Henri Ier et, momentanément du moins, l'empereur Lothaire II lui-même.

En 1131 — et les années suivantes jusqu'en 1135 — on le trouve en Aquitaine et en Italie : en Aquitaine, où il convertit à Parthenay, pendant la messe, le comte de Poitiers, Guillaume X ; en Italie où il ramène la paix en Lombardie.

En 1136, nouveau voyage en Italie. Il traverse de nombreuses villes de la péninsule du nord au sud. Il passa même plusieurs mois à Rome, l'hiver de 1137 et le printemps de 1138 : séjour heureux en résultats puisqu'il met fin au schisme qui déchire l'Eglise, en convertissant l'antipape Victor.

En 1138 et jusqu'en 1140, à peine de retour, il repart pour Reims, pour Sens, pour le midi : ce sont les affaires des évêchés de Langres et de Reims, qu'il a refusés personnellement, les erreurs et a condamnation d'Abélard, le conflit entre Louis VII et le comte Thibaut, les troubles hérétiques qui agitent le sud.

En 1145, à l'appel des rois et sur la désignation du pape Eugène III, le voici prédicateur de la 2e croisade à Vézelay et ensuite sur les bords du Rhin. Il prêche avec le succès d'un Pierre l'Ermite.

A la veille de sa mort il est encore en Lorraine